

Introduction

Pour les Canadiens, les Jeux olympiques et paralympiques de Tokyo ont reflété la présence croissante des femmes comme athlètes exceptionnelles et comme entraîneures capables de mener leur équipe vers le podium. Les entraîneures, bien que minoritaires (22 femmes sur 131 entraîneurs aux Jeux olympiques et 10 sur 43 aux Jeux paralympiques), ont laissé une forte impression, non seulement par le nombre de médailles décrochées, mais aussi en servant d'exemple aux filles et aux femmes qui aspirent à la profession. Le *Journal canadien des entraîneures* est fier de leur rendre hommage tout au long du mois de mars 2022 en vous présentant cinq de ces femmes, incroyables modèles inspirants et accomplis pour la prochaine génération.

Numéro spécial du Journal canadien des entraîneures

Hommage au leadership des entraîneures aux Jeux de Tokyo

Cinquième partie : L'équipe en or de Bev Priestman

Par Sheila Robertson

Distinctions reçues après la médaille d'or

- Équipe de l'année de La Presse Canadienne
- Équipe de l'année Postmedia
- Prix Doris-Anderson (voir le lien ci-dessous)
- Christine Sinclair : The Best — Prix spécial de la FIFA pour le soccer féminin (voir le lien ci-dessous)

Lorsque Bev Priestman est nommée entraîneure-chef de l'équipe nationale canadienne de soccer féminin le 28 octobre 2020, elle est relativement peu connue du public bien qu'elle ait géré les programmes de développement de Canada Soccer de 2013 à 2018. Dix mois plus tard, après le succès fulgurant de l'équipe aux Jeux de Tokyo, elle dit adieu à son anonymat pour toujours (voir le lien ci-dessous).



Ces dix mois sont de véritables montagnes russes pour l'entraîneure. Tous les yeux sont tournés vers l'équipe à l'approche du tournoi olympique, dont le match d'ouverture est prévu le 21 juillet 2021. Après tout, l'équipe du Canada, menée par la légendaire capitaine Christine Sinclair, a remporté le bronze aux Jeux de 2012 et de 2016. Mais avec une jeune femme de 34 ans dans son premier poste d'entraîneur-chef en carrière, est-il réaliste de s'attendre à une autre médaille? La jeune entraîneure, prête à monter plus haut sur le podium, offre une

réponse ambitieuse et sans équivoque lors de sa première conférence de presse le 18 février 2021 : « Il faut viser plus haut. » De toute évidence, elle pense à l'or.

Ce commentaire fait partie du plan délibéré de Priestman pour motiver les joueuses par « une vision démesurée et audacieuse, que certains ont qualifiée de folle avec seulement cinq mois de préparation. Je sentais que l'équipe était trop à l'aise, presque au point mort, et qu'elle s'assoyait sur ses médailles de bronze. »

Priestman doit faire face à deux obstacles dans l'immédiat. D'une part, elle a peu de contacts avec les joueuses, puisqu'en raison de la pandémie, les pratiques et les matchs sont suspendus pendant un an, ce qui entraîne un climat de légère démotivation. D'autre part, elle doit fusionner des tactiques et systèmes dépareillés, legs des divers entraîneurs dirigeant les joueuses sur la scène professionnelle. Son plan est de simplifier les opérations et de développer une culture centrée sur les valeurs et des comportements qui cristalliseront leur image d'équipe tenace et unie. « Je veux que toute personne qui regarde notre équipe se dise "ça, c'est le Canada". »

Les valeurs personnelles de Priestman — la bravoure, la passion, l'humilité, l'humanité (avant les processus) et le respect — reflètent sa vision. Quand les joueuses et le personnel classent la bravoure comme leur valeur la moins importante, elle comprend que l'équipe joue sans prendre de risques. À son avis, cette attitude les empêchera d'accéder à l'or. « Nous avons mis la bravoure au premier plan dans notre changement de cap vers une médaille d'or; nous étions en quête de bravoure dans tout ce que nous faisons », explique-t-elle. Un autre élément essentiel est de développer une stratégie gagnante pour remporter l'or combien important cinquième match. C'est ce qui a manqué en 2012 et en 2016, et qui a fait aboutir les Canadiennes sur la troisième marche du podium, chose que l'entraîneuse est déterminée à éviter en 2021.

De l'avis de Priestman, les restrictions liées à la pandémie mettent en valeur sa capacité d'adaptation. « L'adaptabilité, c'est ma force, mais beaucoup de membres du personnel ont eu du mal parce qu'ils étaient habitués de suivre un certain processus. » Pour l'aider à faire les changements nécessaires, elle invite Neil Dewsnip, directeur technique du Plymouth Argyle Football Club, à l'accompagner dans son parcours vers Tokyo comme conseiller et mentor.

Dewsnip se montre sévère. « Il m'a dit : "Bev, oublie le spectacle. Contente-toi de choisir les bonnes joueuses et les bons substituts. Si tu fais bien les choses, tu l'auras, la médaille d'or." Et c'est ce que j'ai fait. Je crois vraiment à la pertinence d'un mentor, qui observe avec du recul, sans interférence. Un mentor, ça change tout. »

Le parcours pour devenir l'entraîneuse qui décrochera l'or est long et difficile. « Cette année, j'ai excellé, dit-elle. Mais la Bev d'il y a cinq ans était aux antipodes. J'ai fait tout ce qu'il fallait. J'ai toujours été comme ça, complètement investie. » En 2018, elle déménage en Angleterre pour travailler avec Phil Neville, entraîneur-chef des Lionesses et ancien joueur du Manchester United. C'est un moment décisif dans sa vie. Ses deux années passées avec lui sont précieuses et riches en apprentissages pour son futur rôle de leadership.

Sur les traces d'un parcours improbable

Bien qu'il soit pertinent de discuter de préparation olympique et de tournois pour comprendre Priestman comme entraîneuse, il vaut aussi la peine de s'attarder à son parcours, qui explique son amour pour l'audace, qui remonte à son enfance à Consett, dans le comté de Durham, en Angleterre. À l'écouter, on s'imagine bien la jeune fille passionnée de soccer, qui passe des heures à l'extérieur de la maison familiale, à faire des tirs, seule, menée par sa détermination à devenir la meilleure dans tout ce qu'elle entreprend. Sa ténacité lui vient de ses parents, Helen et Colin, qui mettent beaucoup d'effort au travail.

À l'école primaire Castleside, Priestman est la seule fille dans l'équipe de soccer. Vers l'âge de 14 ans, elle rencontre John Herdman, qui dirige alors l'école de soccer locale, et qui est aujourd'hui entraîneur-chef de l'équipe masculine canadienne. Elle choisit de faire partie de l'équipe masculine de futsal, que Herdman entraîne plusieurs fois par semaine, au lieu de se joindre à l'équipe féminine, qui ne se rencontre qu'une fois par semaine. « Je mettais des cônes par terre et je jouais; je mettais toutes mes énergies dans le soccer », raconte-t-elle. Elle sera plus tard inspirée par Herdman pour devenir entraîneuse, mais à l'époque, elle est attirée par l'enseignement, grâce à « une première expérience incroyable » avec M^{me} Jacques, son enseignante à l'école primaire, qui est « encourageante, et qui a vu quelque chose en moi. J'étais passionnée d'enseignement. Finalement, l'entraînement, c'est la combinaison du soccer et de l'enseignement. »



Priestman, qui admet avoir été une élève brillante, mais moyenne, fréquente une école secondaire « très dure et très pauvre ». Première de sa famille à entreprendre des études supérieures, elle s'inscrit au collège dans un programme préuniversitaire de deux ans qui lui garantit un diplôme d'entraîneur. Ce choix signifie qu'elle doit quitter Consett, probablement pour toujours, un fait qu'elle accepte en s'ouvrant « à un monde entièrement nouveau » pour suivre avec détermination sa passion pour le soccer et l'entraînement. « Je suis passée d'élève moyenne à être nommée étudiante de l'année, j'ai réussi mon cours haut la main et j'ai décroché mon premier emploi d'entraîneuse dans un centre sportif local. »

En 2004, elle entame ses études au baccalauréat spécialisé en sciences et soccer à l'Université John Moores de Liverpool, d'où elle obtient son diplôme en 2007. Elle fait une autre rencontre déterminante, cette fois avec Maureen « Mo » Marley, une légende du soccer qui a joué pour l'Angleterre avant d'entraîner la section féminine de l'Everton Football Team. Marley, qui est la première entraîneuse que Priestman rencontre, accepte de la laisser assister à une séance d'entraînement. Cette première séance mène à une deuxième et, après six semaines d'observation quotidienne, Priestman est invitée à diriger un échauffement. Une carrière d'entraîneuse, le rêve de sa vie, devient possible.

Pendant ce temps, John Herdman déménage en Nouvelle-Zélande en 2003 pour devenir gestionnaire du programme néo-zélandais de formation des entraîneurs et plus tard, directeur du développement du soccer. Nommé entraîneur-chef de l'équipe nationale féminine en 2005, il offre à Priestman un poste d'entraîneuse à temps plein, que l'entraîneuse de 21 ans accepte sans hésiter. Elle passe les cinq années suivantes à diriger l'entraînement et le développement des joueuses. C'est là qu'elle rencontre sa femme, Emma Humphries, une ancienne joueuse des Ferns.

En 2011, John Herdman devient entraîneur-chef de l'équipe nationale canadienne féminine et invite Priestman à l'assister dans ses tâches et à diriger les équipes U14 à U20 du programme féminin EXCEL. Cinq ans plus tard, elle prend une autre décision audacieuse. Après ces années passées aux côtés de John Herdman, il est temps pour elle d'explorer d'autres méthodes d'entraînement pour accélérer sa progression professionnelle. Son choix de retourner en Angleterre pour assister Phil Neville porte ses fruits, puisqu'elle contribue d'importantes réussites, dont la victoire de l'équipe à la SheBelieves Cup 2019 et sa quatrième place à la Coupe du monde féminine de la FIFA 2019. Peu après, elle devient entraîneuse de l'équipe U18 d'Angleterre.

Bev Priestman dit de Phil Neville qu'il a été « la cerise sur le gâteau », avec un style aux antipodes de John Herdman, qu'elle décrit comme un « bourreau de travail avec une bonne tête sur les épaules. John, c'est ma structure. J'ai passé neuf ans à apprendre de lui. Puis, mon expérience avec Phil a été fantastique. Il avait une approche humaine et équilibrée et il s'effaçait pour laisser les autres diriger. Si je n'avais pas eu cette expérience avec Phil, je n'aurais pas agi de la sorte avec l'équipe canadienne. Avoir une diversité de mentors pour voir différentes façons d'entraîner, c'est essentiel. »

En juillet 2020, Kenneth Heiner-Møller, le successeur de John Herdman à la tête de l'équipe canadienne, démissionne pour se joindre à la Fédération danoise de football comme chef de la formation des entraîneurs. Priestman, qui se sent prête à diriger une équipe nationale, saisit la balle au bond et postule au poste d'entraîneuse-chef de l'équipe canadienne.

Devenir parent

En 2018, neuf semaines avant leur déménagement en Angleterre, Bev Priestman et Emma Humphries deviennent les parents de Jack. Lorsqu'on lui demande comment elle gère ce rôle, Priestman admet : « Je ne gère pas! »

Humphries a elle aussi un agenda bien rempli, en tant que directrice du développement du soccer féminin pour les Whitecaps de Vancouver et entraîneuse-chef de l'équipe nationale U17. Avant de revenir au Canada pour s'installer à Vancouver en 2020, le couple se promène de la Nouvelle-Zélande au Canada à l'Angleterre. Le déménagement le plus difficile est peut-être celui vers l'Angleterre; Humphries s'adapte à sa nouvelle vie de mère tandis que Priestman « vit son rêve », qui l'amène à l'étranger pendant 52 jours en préparation à la Coupe du monde 2019. Le retour au Canada est un défi tout aussi important pour Priestman : tandis qu'elle trouve ses marques dans son nouveau poste d'entraîneuse-chef en pleine

pandémie, Humphries et Jack doivent s'isoler pendant deux semaines dans un hôtel néo-zélandais pour visiter de la famille; à leur retour, après 8 semaines sans les voir, Priestman doit se plonger dans la préparation olympique, puis dans les Jeux eux-mêmes.

Priestman doit souvent agir en monoparentalité puisque le travail d'entraîneuse de Humphries l'amène à voyager, ce qui est difficile, dit-elle. « ... on survit à peine. J'aimerais pouvoir dire qu'on maîtrise la situation, mais c'est faux. Cela dit, j'ai une meilleure perspective de la vie depuis que je suis parent. Avant, je ne pensais qu'à la haute performance. Je suis devenue une meilleure patronne. Je dis souvent à mon personnel qui a des enfants : "passe du temps avec ta famille", parce que je sais à quel point c'est important. »

La finale olympique et ses suites

La journée de l'entraîneuse commence avec une requête de Neil Dewsnip, qui lui demande de laisser tomber sa traditionnelle sieste d'avant-match pour le rencontrer. Elle accepte à contrecœur. Il l'invite à s'asseoir et démarre des vidéos de personnes qui lui sont chères : Phil Neville, Gareth Southgate, sélectionneur de l'équipe masculine d'Angleterre, et Mark Mason, spécialiste des gardiens de but. « Il s'était donné la peine de collecter ces vidéos... je me suis mise à pleurer comme une Madeleine. Je me rendais en finale et tous ces gens étaient fiers de moi. J'étais submergée par l'émotion. »

Cette finale s'inscrit dans l'histoire sportive canadienne comme l'un des moments les plus stressants et mémorables. À la fin du match, les Canadiens se réjouissent.

Avant d'y arriver, Équipe Canada a dû affronter le Brésil en quart de finale, un match stressant et déterminant pour pouvoir changer de couleur de médaille. « Quand nous avons gagné, j'ai su que nous irions jusqu'au bout, que nous allions battre les Américaines. Je ne sais pas pourquoi, j'en étais simplement convaincue. »

Une grande partie de l'analyse du match est consacrée aux substitutions de Bev Priestman. Au début de 2020, la FIFA a annoncé qu'elle permettrait un maximum de cinq substituts par équipe par match, soit deux de plus que d'habitude. Le changement a lieu pendant les mesures de confinement liées à la COVID-19 et vise à « protéger les joueuses contre de potentielles blessures lors du retour au jeu ». Priestman annonce à son personnel technique qu'elle souhaite que le Canada exploite ce règlement au maximum, une approche controversée. Elle leur explique : « La pandémie a affecté la condition physique des joueuses, alors je veux jouer cette carte; je veux être audacieuse et proactive, et je veux faire des substitutions. Et c'est exactement ce que j'ai fait en finale. » Après une première mi-temps lente qui permet à la Suède de prendre l'avance 1-0, le Canada a besoin d'un élan et Priestman fait la première de quatre substitutions décisives. À la 67^e minute de jeu, Jessie Fleming compte le but égalisateur. Puisqu'aucun but n'est marqué en prolongation, les tirs de barrage sont déterminants. La tension est à son comble. Enfin, le but historique de Julia Grosso, qui en est à ses premiers Jeux olympiques, met fin au match. C'est un beau moment pour Priestman, qui a été l'entraîneuse de Jessie Fleming et Julia Grosso en U17.

L'entraîneure attribue le succès de l'équipe à « un parfait mélange de joueuses jeunes et expérimentées, toutes unies par la passion de dépasser leurs limites et d'inspirer une nouvelle génération de joueuses. »

La prochaine étape pour elle est la Coupe du monde, prévue en juillet et août 2023, en Australie et en Nouvelle-Zélande. « Cette équipe, qui avait été fabuleuse aux Olympiques, s'est effondrée en Coupe du monde en se faisant éliminer dès les premières rondes éliminatoires. » Une analyse poussée des performances de l'équipe par Canada Soccer laisse croire que les championnes olympiques vivront une Coupe du monde bien différente en 2023.

Qu'est-ce que les joueuses auront à travailler en 2023? Priestman explique : « Les gagnantes de la Coupe du monde ont une étoile sur leur chandail, alors on visera peut-être l'étoile. J'y réfléchis! »

À propos de l'auteure

Sheila Robertson est la fondatrice et la rédactrice en chef du *Journal canadien des entraîneures*, pour lequel elle écrit également des articles. Elle est l'auteure du livre *Shattered Hopes : Canada's Boycott of the 1980 Olympic Games*; elle est également l'éditrice et une des auteures de *Taking the Lead : Strategies and Solutions from Female Coaches*. Enfin, elle a contribué à la rédaction des livres *Playing It Forward : 50 Years of Women and Sport in Canada* et *Women in Sports Coaching* (Routledge, 2016) et est fondatrice, rédactrice en chef et auteure principale des magazines *Champion* et *EntraînInfo*. Visitez son site Web [A Piece of Canadian Sport History](#).

Liens

<https://www.chatelaine.com/living/2021-doris-anderson-awards/#gallery/doris-anderson-awards/slide-1>

[Christine Sinclair honoured by FIFA for goal-scoring record \(msn.com\)](#)

[Programme féminin EXCEL — Canada Soccer](#)

[Canada wins Olympic gold in women's soccer—Bing video](#)

Les Canadiennes à Tokyo

Première ronde : Canada 1, Japon 1

Deuxième ronde : Canada 2, Chili 1

Troisième ronde : Canada 1, Grande-Bretagne 1

Quart de finale Canada 1, Brésil 0

Demi-finale : Canada 1, États-Unis 0

Finale : Canada 2, Suède 1

Crédit photo : Soccer Canada